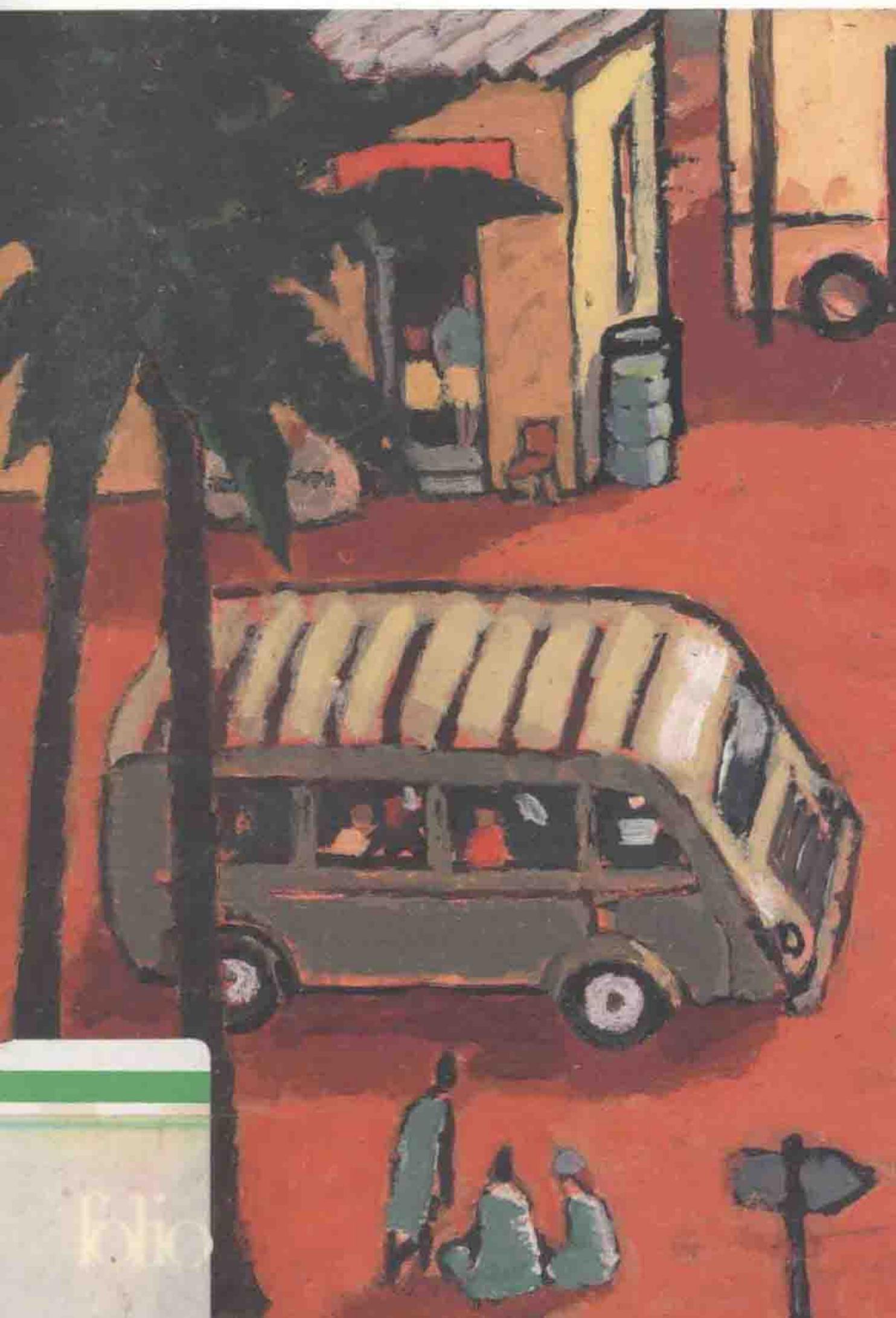


# Paule Constant Ouregano



folio

**COLLECTION FOLIO**



Paule Constant

# Ouregano

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1980.*

Paule Constant vit à Aix-en-Provence. Elle est professeur de littérature française, romancière, essayiste et critique littéraire. Elle a déjà publié six romans, dont *White spirit*, *Ouregano* et *La fille du Gouvernator*. Paule Constant a obtenu le Grand Prix de l'Académie française en 1990. Le prix Goncourt 1998 a été décerné à son roman *Confidence pour confidence*.



*pour A. B.*



## *Première partie*



## I

Au milieu de l'été 195., à la fin de ses congés réglementaires, le Médecin-Capitaine Murano vint au Ministère voir ce qui se mijotait. S'ils me donnent un corps de troupe, je leur flanque ma démission. Si vous m'affectez à un corps de troupe, je vous préviens, je donne ma démission ! Calmez-vous Murano, calmez-vous, vous n'avez pas eu à vous plaindre jusqu'à présent, répliqua un Médecin-Colonel conciliant. Michel Murano n'attendait que ça pour exhaler son amertume. Pas à me plaindre ! Et l'Indochine, et Marseille, et Bordeaux ! J'aimerais bien savoir combien dans ma promotion se sont tapés de pareilles affectations. Oui, combien ? Le Médecin-Colonel temporisa. L'Indochine, d'accord. Mais Marseille, ce n'était pas mal et Bordeaux, parfait. Qu'est-ce que vous avez contre Bordeaux ? Michel explosa. J'ai que c'est un corps de troupe et moi, mon Colonel, je suis un médecin, un guerrier. Je veux bien soigner des malades, porter des blessés, opérer sur le tas mais je ne veux plus, plus jamais, rester au service de tous ces planqués de métropolitains. L'œil étincelait, la voix était rauque. Il n'en fallut pas davantage pour que le Médecin-Colonel portât son diagnostic. Eh bien, Murano, j'ai ce qu'il vous faut. Un poste exceptionnel. C'est bien simple, celui qui l'occupe est certain de

passer au prochain tableau. Evidemment cela va être très demandé. Si vous êtes décidé, mettez-vous sur les rangs tout de suite. Renoncez même à ce qui vous reste de permission. N'attendez pas. Un poste pareil ! Médecin-Chef de l'Hôpital d'OUREGANO, Afrique Centrale.

Alors, qu'est-ce que c'est ? demanda Matilde Murano, surexcitée. Une lueur passa dans le regard sombre de son époux. Il les avait bien eus, le poing sur la table était ce qui marchait le mieux avec ces trouillards du Ministère. Et c'est ? insista Matilde. C'est OUREGANO. Médecin-Chef de l'Hôpital d'OUREGANO. Qu'est-ce que c'est ? demandèrent les parents de Matilde à leur fille. C'est OUREGANO, triompha Matilde. OUREGANO ? Oui, OUREGANO, Michel ne voulait plus de corps de troupe. Après sa guerre, impossible ! Un alors-c'est-OUREGANO ? salua l'entrée de Michel. Eh oui, répliqua-t-il comme on s'emporte. Ils consultèrent en famille le Petit Larousse : Our, Oural, Ouranos, Ourcq, Ouro Preto, ville du Brésil, 8 800h. Il n'y avait pas d'OUREGANO. Ils regarderaient dans l'atlas de Tiffany.

Elise et Albert Refons, nommés respectivement Directrice de l'Ecole des filles et Directeur de l'Ecole des garçons d'OUREGANO, devaient occuper leurs postes avant la rentrée scolaire. L'ancien directeur, rapatrié dès Pâques, avait laissé la place vacante. Situation intolérable, les Pères Blancs de la Mission hollandaise raflaient tous les élèves. Il fallait que cela cesse. On nommait Refons en dépit d'un passé politique... Enfin ne revenons pas là-dessus mais signer un manifeste contre la guerre d'Indochine ne prédisposait pas fatalement à une promotion. Alors, c'était OUREGANO ou rien. Ma femme est enceinte, objecta Albert Refons. Il provoqua l'hilarité dans tout le bureau des nominations. Et alors ! Il y a un médecin à OUREGANO, un hôpital, une maternité, on accouche à OUREGANO.

Elise et Albert ouvrirent l'atlas, situèrent l'Afrique Centrale, c'était violet, c'était grand, c'était loin. Sur une autre carte, ils localisèrent la capitale et puis cherchèrent un peu plus haut, un peu plus loin, beaucoup plus haut, beaucoup plus bas, plus à gauche et là, à droite, OUREGANO. Le bébé naîtra à OUREGANO, dit Elise sans joie.

A Niamkey, Afrique de l'Est, il est midi, Louis Beretti s'affaire dans son garage, il faut fermer. Où qu'il est Mamadou ? Il est parti. Et pourquoi qu'il est parti ? Je sais pas, moi. Tu sais pas connard ! Tu sais pas qu'il faut fermer aussi. Pays pourri, saleté va ! Mamadou se profile dans l'entrée, une ombre s'étire sur le sol du garage, une épaule s'appuie contre la porte, un sourire d'ivresse. Il ne dira pas pardon patron, une idée comme ça, ne pas dire pardon patron, pour voir. Dis, toi, tu te fous de ma gueule ? Tu sais l'heure que c'est ? Où que t'étais, salaud ? Dis pardon patron, Mamadou, patron pardon, c'est ça, patron pardon, c'est mieux. Mamadou ouvre la bouche, il regarde Beretti bien en face. Beretti attrape une clef, la plus grosse, et Mamadou la reçoit sur la tempe, il tombe, il est mort, c'est inattendu, bête. Le soleil ne s'arrête pas sur son ombre effacée, là, d'un coup. Dans le coin, le petit aide tremble. Toi, tu tais ta gueule, clame Beretti affolé. Il faut fermer le garage, définitivement. On n'aime pas ce genre d'histoire, ici. Il faut foutre le camp, disparaître. Un seul nom dans la tête de Beretti : OUREGANO, loin, si loin, on n'ira pas le chercher, là-bas.

\*

La Résidence de l'Administrateur d'OUREGANO se dressait sur une colline. Ce vaste appartement, que soutenaient des pilastres sur le côté nord, s'étalait en pente douce vers le sud. L'Administrateur prenait le

thé sur la terrasse. Il regardait en contrebas la maison du Juge, plus petite. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, lui faire signe mais ils avaient pour habitude de ne se saluer officiellement que plus tard, dans les locaux qui regroupaient les Services de l'Administration et ceux de la Justice, dissociés par les hommes qui les dirigeaient mais confondus par les Institutions et par les usagers. Un manœuvre ratissait la fine poussière rouge de l'allée. Les porteurs d'eau apparaissaient, en bas, au premier tournant. Ils seraient là dans un quart d'heure. Le jour montait, arrachant à la nuit les derniers instants de calme et de vide. Ce n'était pas encore la vie mais une sorte de néant étale et bienfaisant dont l'Administrateur ne pouvait se passer car il en avait fait le sens entier de son existence. Il voulait se perdre, passé et présent, du moindre souvenir à la plus petite sensation, dans cet après qui était déjà un au-delà.

Dans son bureau, le Médecin-Chef, on lui avait laissé entendre en haut lieu qu'il serait bientôt Médecin-Commandant, rédigeait une lettre pour Murano. OBJECTIF PRINCIPAL, le faire rappliquer et en vitesse. ARGUMENT, l'intérêt et la diversité de la médecine de brousse. Une maternité, un bloc opératoire, une léproserie, cela fait riche. Passons sur la stomatologie, cela peut effrayer. Insistons sur l'étendue des pouvoirs. Votre rôle ne se bornera pas d'ailleurs à l'hôpital, vous superviserez toute une région et ses différents postes médicaux tenus par de vieux infirmiers, parfaitement au courant. Médecine scolaire, médecine pénitentiaire, médecine du travail. Passons sur l'inspection des viandes de boucherie. Les grandes endémies. Vous serez secondé par toute une équipe médicale, parfaitement rodée. Vous pourrez vous reposer sur le Docteur N'Diop (Médecin africain). DEUXIÈME ARGUMENT, la facilité de la vie. Madame Murano trouvera sur place

les produits de première nécessité et les autres. La case de fonction est une des plus belles d'OUREGANO, tennis, boyerie, écurie, orangerie, jardin potager. Il se relut et mit des s, jardin-s potager-s. Vous pourrez disposer pour votre usage personnel de l'ambulance, une tonne Renault en très bon état. L'essence se trouve en quantité suffisante dans les bidons que j'ai fait stocker près des tennis. Réflexion faite, ça, il ne le dirait pas. Conduire pour le plaisir une tonne Renault, aller l'alimenter soi-même au bidon, n'était une image banale qu'après quelques mois d'expérience. Bon, ça suffit, et maintenant l'ESSENTIEL. Je ne sais pas si j'aurai le plaisir de vous accueillir à OUREGANO, le GÉNÉRAL MANGIN s'en va le 5 et je vais m'efforcer de profiter de cette occasion pour regagner la France où m'attendent ma femme et mes enfants depuis trois mois. Point final. A la ligne. Formule de politesse. Tampon. Mais qu'est-ce qu'ils ont bien pu foutre de mon tampon ? Pas de tampon. Je lui souhaite bien de la chance au confrère !

Monsieur Alexandrou faisait l'inventaire de son magasin, le seul d'OUREGANO. Sacs de riz, sacs de nouilles, sucre, huile en bidon, lait condensé sucré, lampes-tempête, tissus par rouleaux. Les commis s'affairaient, déplaçant les cartons et les caisses, dévoilant le désastre d'un emballage pourri, une pièce de toile souillée, quelques boîtes gonflées. Tassé derrière son comptoir, l'air endormi, Alexandrou accueillait sans cris les avaries. Sans bouger, d'un mouvement du menton, il faisait placer la marchandise abîmée sur le comptoir. Il attendait. Le client entrait, il voulait du lait, du tissu, du savon. Alexandrou lui montrait du doigt le tas d'immondices. Une main inquiète effleurait le contenu d'un carton, revenait un peu humide, un pouce exerçait une pression discrète sur une boîte qui ne cachait pas son jeu, glou, faisait la boîte. Le

client interrogeait : Il n'y en a pas d'autres ? Alexandrou désignait à nouveau l'ordure. La main farfouillait dans un bout de pagne, un billet fripé, Banque de l'Afrique Centrale. Un commis empressé l'apportait à Alexandrou. Alexandrou le prenait. Le client attendait la monnaie. Comme il ne savait pas combien coûtait la marchandise, ni d'ailleurs combien valait son billet, il s'en retournait. Alexandrou ne rendait jamais la monnaie aux indigènes. Une petite fille de douze ans lui apporta un verre de whisky, il ouvrit une bouteille de Perrier qu'il prit à l'étalage, il en arrosa l'alcool. La capsule tomba par terre, il y en avait d'autres, elles étaient incrustées dans le sol de terre battue. Il n'y en avait que là, autour de sa chaise. Alexandrou ne se déplaçait pas.

\*

En passant la frontière, Louis Beretti ne partait pas à l'aventure, il allait à OUREGANO chez Alexandrou. Quand il arriva un soir dans le magasin, un boy le fit passer dans les bâtiments de l'arrière-cour. Il reconnut Alexandrou dans un fauteuil dont les pieds, le dossier, les accoudoirs, étaient faits de cornes de zébu tandis que le corps du siège était, lui, recouvert de velours ciselé. L'aspect de l'obèse, dans ce siège monstrueux, était si remarquable que Louis Beretti ne découvrit que plus tard que l'ensemble du salon était fait de cornes, divan trois places où les cornes projetaient de part et d'autre leurs pointes vers l'extérieur tandis que deux cornes réunies en ogive marquaient le centre du dossier, table basse sur ses pattes aiguës. Il s'assit à son tour et put constater que les sièges étaient très confortables, déjà son avant-bras pesait sur la courbure de la corne, déjà du doigt il en caressait le bout effilé.

Il ne dit rien, mais son arrivée sans bagages, au